

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. »
Six mois..... 3 fr. »
Trois mois..... 1 fr.50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à SILVAIRE
L'Administration à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. »
Six mois..... 4 fr. »
Trois mois..... 2 fr. »

LA GUERRE IMPOSSIBLE

Plus de 600.000 grévistes. — A Puteaux, Billancourt, Levallois, Lyon, flics et gendarmes sont rossés — Bravo ! à la prochaine !

Nous n'aurons pas la guerre. Le peuple n'en veut pas ; et voici nos gouvernants avertis. La manifestation de lundi ne laisse plus aucun doute à ce sujet ; si, par impossible, la racaille gouvernante voulait passer outre, oh ! alors, ce ne serait plus des manifestants pacifiques qu'ils trouveraient devant eux, mais des hommes résolus à se battre, armés en conséquence, et que ne ferait pas fuir, cette fois, la police. Cependant que la foule immobiliserait des forces considérables dans les villes, les anarchistes sauraient frapper au bon endroit, annihilant les efforts des réfractaires, immobilisant les moyens de transports, semant la panique et la terreur par des actes audacieux. Nos gouvernants aujourd'hui sont convaincus de ces vérités et c'est pourquoi nous n'aurons pas la guerre.

La presse bourgeoise peut dénaturer la manifestation de lundi, essayer d'en amoindrir les effets, au fond, elle est obligée d'en reconnaître la portée. Certes, la grève ne fut pas aussi générale que nous l'eussions désiré ; néanmoins nous constatons, avec plaisir, qu'aucun autre mouvement auparavant n'eût autant étendue que celui-ci. Le progrès est indéniable. Jamais, jusqu'à présent, une grève de protestation n'a réuni autant de grévistes : 120.000 dans Paris, 50.000 dans les Ardennes ; dans toutes les grandes villes, des milliers de prolétaires ont fait entendre la clameur de leur protestation ; pour l'instant, c'est suffisant. Aucun gouvernement ne se risquerait à affronter les hasards d'une guerre dans de pareilles conditions.

Si toutes les corporations n'ont pas marché avec l'ensemble désiré, nous constatons cependant l'entrée en lice de corporations qui s'étaient toujours tenues à l'écart des mouvements de protestation. Dans les transports, les chauffeurs, les camionneurs et de nombreux employés de tramways ont pris part au mouvement, et si ces derniers ont repris le service à midi, la faute en est à la trahison des employés des omnibus qui n'ont pas cru devoir, en dépit de la parole donnée, faire cause commune avec tous les travailleurs. Espérons qu'ils comprendront la lourde faute commise, et qu'aux prochaines manifestations, plus soucieux de leur dignité et de leurs intérêts, ils seront avec nous.

La manifestation contre la guerre n'a pas été partout pacifique, tant mieux ! Aussi bien, ce n'est pas par des bêtises que nous empêcherons l'horrible boucherie, mais en montrant que nous sommes décidés à ne plus nous laisser faire.

A Puteaux, Billancourt, Levallois, la police a trinqué ; tant mieux ! cela n'arrive pas assez souvent à notre gré. Hélas ! trop souvent le contraire se produit. A Lyon, les grévistes ont tenu tête à l'armée et à la police ; les argousins s'en souviendront longtemps ; plusieurs d'entre eux ont été corrigés sérieusement. Sans réserve, applaudissons à tous ces faits ; ils sont l'indice d'un réveil de la dignité ouvrière, qui s'insurge contre les brutalités policières. Trop longtemps, nous nous sommes laissés molester, brutaliser par la police, son arrogance et sa sauvagerie n'ont plus de limites. Il est temps de réagir. Frère flic n'entend rien au raisonnement, il ne connaît que les coups et les craint autant que quiconque, si ce n'est plus. Rendons lui avec usure ceux qu'il distribue si généreusement et nous verrons disparaître et son arrogance, et sa brutalité proverbiales. Des événements récents nous ont renseigné sur le courage des policiers : à Ivry la terreur les a fait fuir devant Bonnot, abandonnant Jouin et Colmar,

A Choisy-le-Roi, à Nogent, il leur a fallu, pour réduire à l'impuissance Bonnot, Garnier et Valet, des milliers d'hommes, des mitrailleuses, des canons, et seule la dynamite eut raison des révoltés. Dernièrement, avenue de Clichy, en plein Paris, pour arrêter Lacombe, ils sont venus à plusieurs centaines abrités derrière des boucliers, soutenus par un escadron de la garde républicaine. Du courage, ces gens-là ? Allons donc ! Juste ce qu'il en faut pour assassiner des cadavres.

Résistons leur, — oh ! pas avec nos poings, — faisons leur face, défendons-nous et nous les verrons fuir avec empressement. Rappelons-nous la soirée du 13 octobre, devant l'ambassade d'Espagne, et de cette frousse intense qui s'était emparée des policiers, devant l'énergique résistance des manifestants. A la prochaine occasion, recommençons.

La journée du 16 est réconfortante pour nous ; plus de 600.000 grévistes, par toute la France, malgré toutes les mesures répressives pour en diminuer l'importance, c'est un résultat ! Le pion de la rue Saint-Joseph peut nous vanter les bienfaits de l'alliance avec le P.S.U. Il n'arrivera pas à nous tromper sur la valeur de la protestation ouvrière.

Dans le concert international de la guerre, la C. G. T. a fait cavalier seul. Elle n'a pas voulu mêler sa voix à celle des politiciens de la social-démocratie ; elle a eu raison. Seule elle a eu l'audace d'agir, et de donner aux gouvernants un petit aperçu de la mobilisation ouvrière, en cas de déclaration de guerre. Cela vaut beaucoup mieux que les décisions... mystérieuses du congrès de Bâle.

Eugène Maréchal.

Lundi, sans faute, réunion de la C. A. L., au local habituel.



AU FORT EN QUEUE DE LA C. S.

Le citoyen Merle ne pouvant réfuter notre écho de la semaine dernière, a fait appel à son rédacteur en chef, le fort en queue de la maison. Et l'homme au vocabulaire scatologique d'écrire :

« S'il y a encore parmi la clientèle du Libertaire des révolutionnaires ayant quelque respect de leur idéal anarchiste, qu'ils disent donc au secrétaire de rédaction de cette feuille de fermer son égout ! »

L'égout se fermait, M. Hervé, quand vos amis cessèrent de l'alimenter. Continuez à couvrir leurs turpitudes, c'est votre affaire ; mais c'est la nôtre de faire savoir aux militants qui ont eu confiance en vous, que vous vous rendez toujours complice de gens pour lesquels la propagande révolutionnaire n'était qu'un moyen de se livrer à la basse noce des vulgaires fétards.

Grand bien vous fasse.

ILS ONT PISSE PARTOUT

Ce qu'un lyrique comme Racine pouvait écrire au temps de Jansénisme et de Bossuet, était considéré, depuis plus d'un long siècle, comme une obscénité. Nos descendants seront confondus quand ils mesureront toute la pudibonderie dont a fait preuve notre époque ; et nous pourrions citer des faits d'un

grotesque échec. Aussi ne fâchez-vous pas peu surpris de rencontrer, l'autre jour, en première page d'un grand journal bourgeois, les lignes ci-après. Ayant réclamé des vespasiennes, Gustave Téry concluait :

Et, cette fois, qu'on n'oublie pas nos sœurs de misère ! Je suis encore tout ému quand je songe à cette pauvre minette, qui fut condamnée l'autre jour en correctionnelle, parce qu'elle avait fait naïvement pipi sur le trottoir. Pourquoi n'avez-vous pas rappelé que, naguère, le même tribunal avait autorisé les toulousains à faire dans la rue tout ce qu'ils veulent ? Je ne suis pas féministe, mais les femmes ont bien le droit de nous demander qu'on les traite comme des chiens !

Croyez qu'une chose si simple n'eût pu être exprimée en une telle place il y a seulement quelques années.

Sans être bégueules, nous savons, autant que quiconque apprécier le langage qui convient à des civilisés. Anarchistes, c'est-à-dire visant à l'éducation intégrale, nous réprouvons la grossièreté, et nous pouvons ajouter que sous ce rapport le premier numéro de l'Évangile des Révoltés (nous l'avons annoncé avant sa parution) nous a franchement déçu.

Mais il était grand temps de réagir. Le petit fait cité plus haut n'a l'air de rien et cependant, si l'on met en regard cet autre fait : à savoir que dans tous les congrès médicaux et pédagogiques l'initiation des enfants aux choses de la sexualité est à l'ordre du jour, on conviendra qu'un progrès est en train de s'accomplir, — un progrès d'une portée non négligeable, puisqu'il aidera à triompher de ce monstre hideux : l'hyppocrisie.

MORALE REPUBLICAINE

Voici maintenant le revers de la médaille.

Comme nous l'avons prévu, la grande commission instituée pour combattre la « dépopulation » commence par demander des pénalités nouvelles. L'autre samedi, elle décidait, sur le rapport d'un sieur Besnard (combien a-t-il d'enfants ?) que « la propagande anticonceptionnelle sera réprimée par des peines très sévères ».

Joignez à cela le fameux congrès national des Bistros où un ministre de la République, le sieur Fernand David, est allé en cette même semaine, rendre hommage aux empoisonneurs, en les assurant à nouveau de l'extrême bienveillance du gouvernement, et dîtes-nous si vous savez quelque chose de plus infâme.

Les marchands de folie, les pornographes, tous les fabricants de tares physiques et morales épouvantables et héréditaires sont glorifiés ; ceux qui travaillent à l'assèchement d'une humanité supérieure sont jetés au cachot.

Guizot se contentait de dire : enrichissez-vous ! Nos modernes bourgeois osent nous ordonner : pourrissez-vous ! O chère république...

Les Amis du « Libertaire » se réunissent le mardi soir, salle Chapotot, 5, rue du Château-d'Eau.

Commission Administrative du « Libertaire »

Comme on pourra le voir d'autre part, de nombreux camarades ont répondu sans retard à notre pressant appel. Nous les remercions chaudement et nous prions les autres de vouloir bien se hâter.

Nous avons besoin, en effet, que TOUS nous viennent en aide. Eu égard aux ressources du journal, nous tentons un gros effort avec cet agrandissement du format ; nous risquons gros ; si nous ne sommes pas largement secondés, ce sera pour nous une catastrophe.

Un petit effort de la part de chacun et tout ira bien. Déjà nous avons l'assurance de pouvoir paraître comme nous l'avons dit, au premier janvier. Mais, surtout, qu'on ne nous lâche pas en route ; le concours de tous nous sera nécessaire pendant quelque temps encore.

Les camarades d'Amiens l'ont compris ; ils ont formé un groupe d'« Amis du Libertaire » et se sont engagés à nous en-

La Réponse des J. S.

Ah ! on les a enfin découverts, ces anarchistes, qui, dans des réunions secrètes préparaient le sabotage de la mobilisation. On sait quel était le fonctionnement de leur association composée de 32 sections reliées entre elles par un comité d'entente, et ayant à leur tête des individus plus ou moins suspects. Brrr ! pauvre patrie, comme tu as de mauvais enfants et que de gratitude nous devons à ce brave policier qui, par son flair, en découvrant de pareils repaires vient de sauver la France !

Sommes-nous, oui ou non, au XX^e siècle, que de pareilles histoires peuvent encore trouver crédit ? On est en droit de se le demander. Mais quel est le but poursuivi par ceux qui scient dénaturent l'action des jeunes syndicalistes ?

On sait parfaitement qu'elles existent pour faire de l'éducation, nos statuts sont là pour le prouver et nous n'avons jamais caché ce que nous avons fait. De plus, la Sûreté est parfaitement au courant de notre fonctionnement. Mais peut-on logiquement s'attendre à de la bonne foi de la part de gens dont le métier est de mentir. Il fallait des prétextes pour justifier les arrestations arbitraires successives de ces derniers temps ; c'est ce que l'on s'est appliqué à trouver.

L'action menée contre le militarisme et la guerre par la F.C.A. a mis en vue cette organisation et appelé sur elle l'attention de nos gouvernants. Pour enrayner la propagande, faite par nos camarades, l'on a voulu frapper à la tête. C'est ainsi que l'on a incarcéré nos camarades Lecoin et Ruff, que l'on a tenté d'arrêter notre camarade Boudot et que l'on a interdit le Mouvement Anarchiste.

Devant de pareils abus, il nous fallait protester par un acte. C'est ce que nous avons fait. Nous solidarisons avec nos camarades poursuivis, nous avons fait reproduire en tracts l'article poursuivi du Mouvement Anarchiste. Voilà tout notre crime.

Mais à notre tour, nous avons attiré sur nous la haine de ceux qui vivent de la misère du peuple et spéculent sur son ignorance. Lorsqu'ils eurent vu cette pépinière de jeunes se révélant tout à coup et clamant leur haine contre le militarisme en même temps que leur désir de vivre, ce fut chez eux un sur-saut de colère. Il fallait les mater les terroristes, leur porter un coup dont ils ne se relèveraient plus.

Et en même temps que l'on arrêtait le camarade Ruff, l'on procédait à l'arrestation du camarade Parmeland, secrétaire du Comité d'entente des J. S. et l'on poursuit actuellement les camarades Roussel et Hansmenel, du même Comité.

Eh bien ! que nos gouvernants le sachent. S'ils ont cru par d'aussi scan-

daleux moyens nous bâillonner, ils se sont trompés. Plus que jamais, maintenant que nous avons la preuve que notre propagande a porté, nous allons continuer de clamer nos aspirations et notre haine contre le militarisme, contre la caserne, foyer de corruption où l'on apprend le métier d'assassin ; et ce ne sont ni les arrestations, ni les condamnations qui pourront nous faire reculer. A ceux qui vont tomber dans la lutte entreprise, succéderont d'autres camarades à la foi chaque jour plus vibrante, et qui viendront continuer l'œuvre d'émancipation sociale.

Lepetit,
Secrétaire de la Jeunesse syndicaliste des Terrassiers.

Nos jeunes camarades n'ont pas tardé à passer des paroles aux actes. Voilà la fière réponse qu'ils viennent d'adresser aux pourvoyeurs de bague de notre très démocratique Troisième République : Comité d'Entente

des Jeunesses Syndicalistes du Département de la Seine
A. M. le Procureur de la République, et à M. Drioux, juge d'instruction.
Les camarades soussignés, membres du Comité d'Entente des Jeunesses syndicalistes de la Seine,

Prennent l'entière responsabilité des actes accomplis par leur secrétaire au nom de ce Comité,

De même, ils prennent l'entière responsabilité de l'édition et de la distribution des tracts reproduisant l'article paru dans le Mouvement Anarchiste relatif à la mobilisation, brochure actuellement poursuivie pour ledit article.

Suivent les signatures :
Alphonse Roussel, Fernand Bellugne, Eugène Dussan, André Lhenry, Maurice Viterbo, Lefèvre, Fernand, Brugère, Pierre, André Hilbert, Lepetit, Jules, Louis Blot, Koebel, Emile, Baucourt, Aimé, Jouen, Fernand, Léon, Goldschmidt, Alexandre, Servels, Laques, Ferdinand, Marcel Fichet, Lepvrier, Victor.

Marianne et sa balance

La liberté de la pensée continue à être assurée en France... à ceux qui couvrent tous les crimes des dirigeants. Pour les autres, il y a de bonnes petites lois d'exception, — une exception qui sera bientôt la règle à notre endroit, si l'on n'y met le holà.

Après Lecoin, Ruff, Parmeland, arrêtés préventivement en vertu de ces lois, c'a été le tour de Mournaud, à Amiens, avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche !

Boudot, Combes, Durupt, bien d'autres encore sont recherchés, toujours pour une incarcération préventive. Et que de prisonniers politiques détenus uniquement à cause de leurs opinions !

Nos gouvernants refusent toujours de libérer Gourmelon, torturé, mis à deux doigts de la mort et qui a accompli près de deux ans de prison ; ils retiennent toujours Jacquemin ; ils ne lâchent pas Roullier, le secrétaire de l'Union des Syndicats du Finistère, torturé moralement et incarcéré depuis quatorze mois pour un délit de parole, lors de l'agitation contre la vie chère !

Tous ces camarades, et d'autres que nous oublions, ont droit, depuis beau temps, à leur libération conditionnelle. Mais ce droit, on l'a rappelé maintes fois et nous le rappelons encore parce que rien n'est plus significatif, ce droit nos gouvernants l'appliquent bien plus volontiers à leurs Flachons.

Ah ! elle est propre, la justice, sous la troisième République...

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

La grande prostituée

La presse, c'est le plus grand fléau de notre siècle. Lorsqu'on mesure les ravages exercés par ce pouvoir anonyme et moderne, on se demande si vraiment il était possible qu'à une époque différente et dans d'autres conditions il eût pu exercer la plus minime influence moralisatrice. Ceux qui ont cru autrefois dans la mission élevée de la presse se sont totalement trompés ; ils croyaient que la pensée écrite répandue à profusion par l'intermédiaire des grands organes quotidiens développerait la culture et l'intelligence du peuple, que son éducation et son instruction en seraient d'autant facilitées ; ils n'avaient pas compté avec leur temps et avec le capitalisme qui pourrait tout ce qui l'approche.

D'abord qu'est-ce que la presse ? Et faut-il entendre par là, toute la publication imprimée ? Il convient de faire une exception pour les quelques journaux qui défendent une idée ou une cause, ouvertement, sans artifice, et dans le seul but de servir cette idée et cette cause. Leur nombre ne dépasse pas la douzaine.

La presse, c'est cette toile d'araignée tendue au-dessus du monde entier, pour emprisonner nos gestes, nos attitudes, nos émotions et nos pensées.

L'araignée qui la tisse sait prendre aux milieux et aux contrées les fils de la couleur qui convient ; car la toile n'est pas uniformément grise : rouge ici, bleue là, blanche ailleurs, elle s'assimile toutes les nuances et tous les tons. Mais une même seve circule dans ses réseaux : la conservation sociale.

Tous les efforts de la presse ne tendent en effet qu'à une chose, même sous des apparences généreuses ou désintéressées : assurer le maintien de l'ordre établi, empêcher l'autorité de s'effriter.

C'est un service qui se paye : les journalistes sont les courtisans du régime.

Il ne faut pas attacher d'importance aux étiquettes politiques des journaux ; elles valent comme l'enseigne d'un bon commerçant. L'étiquette est pour la clientèle. Et c'est même cette diversité de façade qui donne à la presse sa puissance si redoutable et si universelle ; grâce à la multiplicité des étiquettes aucune classe, aucun parti n'échappe à sa sujétion. C'est comme une belle fille qui se maquillerait à toute heure de façon différente pour donner l'illusion d'un amour unique à des amants de goûts opposés.

Chaque journal a son directeur ou son conseil d'administration. Ne croyez pas que ce soient des journalistes ou des idéologues. A une époque d'affaires, la place importante en tout est toujours prise par les hommes d'affaires.

Au *Radical*, c'est l'entrepreneur Perchot qui commande, à l'action, c'est le fustier Henry Bérenger, au *Gaulois*, le spéculateur Arthur Meyer, au *Matin*, Bunau-Varilla, au *Journal*, la bande des Letellier, au *Petit Parisien*, Jean Dupuy, au *Petit Journal*, un groupe de financiers dont Charles Pevet, et dans tous les quotidiens il en est de la même manière.

Derrière la manchette du journal se cache un ou plusieurs hommes, dont l'intention est d'abord de gagner de l'argent et ensuite d'utiliser l'influence de leur organe pour protéger et défendre le régime social qui leur vaut et leur fortune, et leurs honneurs, et leurs jouissances.

Cependant, l'autorité de ces petits monarques n'est pas aussi absolue qu'ils le désiraient. Il y a tout autour d'eux une cour de fruits secs et d'arrivistes dont les dents sont longues et les ambitions énormes ; chacun veut se faire un nom, jouer un rôle, réaliser des bénéfices. D'où pour les directeurs l'obligation de traiter avec les uns et les autres et de partager le gâteau.

Toute la maison trafique, achète et vend, se vend ; du plus humble reporter à l'étoile des « Premiers-Paris », c'est le racolage, le chantage, le commerce.

Pas une idée, mais des idées dont ont fait l'adjudication.

Embusquée au détour des sentes qui mènent au pouvoir ou à la richesse, l'écriture d'une main, les « petits papiers » de l'autre, dame Presse attend les clients ; elle racroche.

Malheur à l'imprimeur qui passe dédaigneux de ses charmes : elle a tôt fait de lui prouver qu'elle a la poigne du souteneur et qu'on ne la dédaigne pas sans risque.

La presse, c'est une prostituée qui ne tolère pas le refus. Ou on est avec elle, et il faut y mettre le prix ; ou elle vous déchire.

C'est à cette œuvre de défense sociale que s'emploient les milliers de journaux dont l'influence sur nos mœurs est devenue si considérable dans ces dernières années. Tous ceux qui en vivent se sont postés aux carrefours dont l'occupation est décisive pour le sens des courants d'opinion ; ils paralysent ou excitent à leur gré les nerfs du peuple ; ils anéantissent ou rougissent son sang ; ils lui donnent la fièvre ou l'endorment. Ils ont pris la bonne place en un mot, et ils la gardent.

Ce sont eux que nous trouvons contre nous chaque fois que nous tentons de faire prendre aux hommes conscience de leurs droits.

core eux que nous voyons exciter les bas instincts de délation de la masse, et les soubresauts criminels de sa peur, et ses appétits immédiats si grossiers et si vils qu'ils puissent être.

Nous devons donc compter nous aussi avec la presse ; mais comme nous n'avons ni les mêmes raisons que les gouvernants, ni les mêmes intérêts que les hommes d'affaires, nous devons savoir nous en défendre. A la démolition et au scepticisme semés dans le peuple par les mille bouches du capitalisme, il nous faut opposer la puissance morale de l'anarchisme et la beauté de notre idéal ; à leurs campagnes d'intimidation il nous faut répondre par le risque personnel.

Ne tolérons pas que nos idées soient déformées et outragées par les Lorient de la grande presse ; rendons responsables de tout ce qui peut nous nuire dans les colonnes des journaux, calomnies ou campagnes répressives, et les directeurs et les rédacteurs à leur solde. Il faut qu'on sache que les anarchistes sont décidés à tout pour empêcher la presse d'exciter le public contre leur propagande et celle des antimilitaristes.

On peut discuter nos idées, les blâmer, ne pas les partager ; mais qu'on ne s'avise pas dans les salles de rédaction de salir nos militants ou de favoriser l'application des lois d'exception sur les « menées anarchistes » !

Autrement, nous devrions savoir à quelles gueules nous en devons.

Edouard Lebreton.

Une lettre de Kropotkine

Nous recevons de notre camarade Pierre Kropotkine la lettre ci-dessous. La conception synthétique qu'elle exprime nous incite à la publier :

Chers camarades, Permettez-moi de recourir aux colonnes de votre journal pour remercier du plus profond de mon cœur tous les camarades et amis qui m'ont envoyé, par lettres et télégrammes, des paroles si pleines d'amitié à l'occasion de mon 70^e anniversaire.

Si j'ai pu apporter dans ma vie ma petite part dans la lutte pour l'affranchissement des exploités, c'est à vous-mêmes, camarades et amis, que je le dois. C'est parce que j'ai cherché dans les idées qui se forment dans les profondeurs des masses populaires, l'inspiration pour mes travaux. Et, arrivé à un âge avancé, je suis plus profondément convaincu que jamais qu'il n'existe ni science, ni action utile, autre que la science qui se base dans ses conclusions, et l'action qui s'appuie dans ses actes, sur les éléments de la pensée, les désirs, les prévisions des masses. Il s'agit seulement de les comprendre et de travailler à les appliquer dans la vie. Sans cela, tout travail sociologique et toute action resteraient stériles.

De cœur avec vous, Pierre Kropotkine. Brighton, 17 décembre 1912.

Noël

Noël !

Les chrétiens chantent.

Les enfants riches voient passer dans leurs rêves des lumières aimables. Les femmes du monde et les prostituées à haut tarif vont écouter la voix des orgues et celle des cabotins se mêler sous la voûte sonore des églises.

Après la joie des festins, le ventre des hommes riches frémit de luxure et les femmes offrant sous la lumière des gorges impudentes qui rendent les yeux des hommes lubriques, leur donnent de sales pensées, excitent leurs chairs.

On parle dans les Églises de l'Enfant Dieu qui vint au monde il y a mil neuf cent douze ans.

Les prêtres racontent la naissance de l'homme bon qui allait à travers les villes de la Judée et de la Galilée parlant doucement aux filles publiques, embrassant les enfants et criant aux puissants, aux riches et aux pontifes des religions :

« Maudits soyez, hypocrites qui opprimez les peuples et leur enseignez le mensonge. » Et qui fut cloué en croix pour avoir fait toutes ces choses.

Noël !

Les peuples enfants gémissent toujours sous la botte des soldards et les esclaves du travail baissent toujours leurs épaules en géignant de fatigue et les prêtres leur disent : « Obéissez à ceux qui vous gouvernent. »

Autour des lumières et de la joie sonore des riches, les fermiers rôdent la trogne bleue en claquant des dents.

Dans la pestilence des casernes, à l'ombre du drapeau boueux et sanglant, des jeunes gens assommés par l'ennui pensent à des joies d'ivresse ou à des joies de maisons de filles, parce que ce sont les seules que peuvent goûter les hommes en livrée.

Prochain numéro, sans faute, l'étude du camarade Sébastien Faure sur « La Barbarie moderne ».

Le vent galope sur les toits et s'irru dans les taudis par les fentes des portes.

Les phonographes des bars nasillent. Des hommes causent et rient devant des absinthes. Des putains aux yeux violets les guettent, leur sourient :

« Il en passera trois de plus dans une chambre cette nuit. » Et elles chantonnent.

Le bonheur des riches, qui mangent à leurs tables somptueuses et farnient dans leurs gynécées, éclate comme un gros rire dans le cœur des villes.

Et les imprécations des pauvres cornent par les rues sombres et froides comme des hurlements de chiens.

Noël !

Les pauvres crèvent de faim, les travailleurs sont esclaves. Mais ils en ont assez.

René.

F. C. A.

Groupe de Puteaux

Le mardi 24 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Paulus, 73, rue de Paris :

GRANDE FÊTE FAMILIALE au profit de l'entraide, de la F.C.A. et de la Presse révolutionnaire

Arsène, Le Meillour, Barriol, dans les chansons révolutionnaires

Lanoff, Goladant, dans ses œuvres, dans les œuvres de G. Confi

Guérard, dans ses œuvres, et les chansonniers révolutionnaires, dans leurs œuvres.

« Le Plaisir de rompre », pièce en un acte, de Jules Renard.

A minuit : Sauterie

Au piano, le compositeur DROCCOS.

Entrée : 50 centimes.

Pour ceux de Clairvaux

L'époque des fêtes approche. Il n'y a plus de temps à perdre pour faire un petit effort en faveur des camarades de Clairvaux. La lettre suivante montrera à quel point ils sont isolés.

Abbaye de Clairvaux, 13 décembre 1912.

Camarade Martin, Mes camarades co-détenus me chargent de te dire la grande joie qu'ils éprouvent depuis la campagne qu'entreprend le *Libérateur* pour faire venir près d'eux leurs compagnes.

Toutefois ils n'osent espérer la réalisation d'un projet si beau...

Le séjour ici n'est pas trop dur, mais il est triste, sans visite jamais, puisque nous sommes trop loin des amis.

En principe, nous avons le régime politique, mais en réalité nous ne pouvons en jouir, puisque nos amis ne sont point assez fortunés pour se payer un voyage aussi coûteux.

Malgré tout notre santé est excellente, de même que notre énergie ; le régime du droit commun, que nous avons subi, d'abord, pas plus que notre longue détention politique, n'eurent point pour résultat de nous amener à « rectifier notre tir » ni à nous affaiblir.

Demain comme hier, nous considérerons la propagande « communiste » aussi « honnête » qu'utile !

Nous n'avons qu'un regret, qu'un souci : c'est de n'être pas dans la mêlée actuelle contre la guerre.

Voici, camarade, les adresses des compagnes de nos co-détenus, pour le cas où elles te seraient nécessaires :

Mme L'Hortis, 51, rue Basse, à Conflans-Sainte-Honorine (Seine-et-Oise).

Mme Bretoix, 7, rue du Bois-Bonnet, à Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise).

Mlle Marie Batho, 1, rue de Panama, à Paris (sa sœur).

Coviaux n'a ni mère, ni père, ni frères ou sœurs, mais un oncle et une tante à St-Denis.

Reçois, camarade Martin, l'assurance de nos amitiés les meilleures.

Jules Roullier, Détenu politique, maison Centrale, Clairvaux (Aube).

Vient de paraître :

Le deuxième numéro du

Réveil Anarchiste Ouvrier

cahier mensuel de doctrine et de combat, édité par Edouard Sené et Eugène Jacquemin.

Sommaire. — Si nous avions la guerre, sommes-nous prêts ? par Edouard Lebreton. — Après l'Orange. — Le livre d'Or de la République. — L'Histoire et les petites histoires. — La Crise : ses effets (suite). — Messimy va-t-en guerre ! — Vive l'Anarchie ! Le Pili. — Cinéma. — Echos, etc.

Prix de l'abonnement : 2 fr. 50 par an. Ecrire à Jacquemin, 23, rue du Garde-Chasse, Les Lilas (Seine).

Les camarades dépositaires du *Réveil anarchiste ouvrier* qui n'ont pas encore reçu le premier numéro sont priés de l'écrire 23, rue du Garde-Chasse, aux Lilas (Seine). Ils indiqueront aussi le nombre d'exemplaires qu'ils désirent du n° 2. — Jacquemin.

A l'occasion du 70^e anniversaire de Kropotkine, il a été fait un nouveau tirage très réussi de son portrait en carte postale. La carte : 10 cent. ; franco : 15 cent.

PLUS D'ARMÉES, PLUS DE FRONTIÈRES

Le rogom moustachu, qui a nom Messimy, s'est taillé son petit succès en proclamant à la tribune du Palais-Bourbeux le chiffre de 80.000 déserteurs et insoumis (deux corps d'armée, savez-vous) et le citoyen Jaurès navré de l'effet que ces révélations ne manqueraient pas de produire sur la clientèle électorale présente et future, a profité de ce qu'il développait son loutoque projet d'armée nouvelle pour flétrir la propagande antimilitariste et déclarer sur le ton prud'homme que cher aux politiciens :

« La désertion est une lâcheté morale ou une aberration révolutionnaire ». Et les applaudissements crépitèrent de gauche à droite couvrant les paroles du « grand tribun socialiste ».

Et Hervé, le radical-socialiste, révolutionnaire opportuniste, a entonné dans son canard de la semaine passée des alleluia d'allégresse à la pensée que l'armée nouvelle serait avant peu l'armée démocratique de la République trisème.

Mais tout ceci n'est que verbiage de politicien. Pour nous, il n'y a pas d'armée ni de République à réconcilier avec le peuple, il y a seulement des gouvernements oppressifs (quelle que soit leur étiquette) dont l'armée, la magistrature, la presse reptilienne sont les corollaires indispensables.

Jaurès, pour rentrer dans les bonnes grâces du Parlement, a fait une apologie de la discipline et de l'embrigadement, car, naturellement, il ne faut pas pour l'armée nouvelle et l'armée des votards, d'empêcheurs de danser en rond, d'insurgés qui veulent vivre librement sans s'embarrasser de palabres redondants.

Il a essayé de justifier par des circonstances spéciales et atténuantes le chiffre de 80.000 insoumis. Mais ses glosements de vieille fille effarée n'empêcheront pas Messimy de constater probablement avant peu devant la Chambre éperdue qu'il y a 100.000 déserteurs et insoumis.

Car de plus en plus les jeunes gens envisagent les moyens de se soustraire à la déprimante servitude de la caserne, et cela souvent, sans qu'ils aient été touchés directement par la propagande antimilitariste.

Nous nous illusionnons parfois un peu sur la portée de notre propagande et nous re présentons volontiers que c'est grâce à notre action inlassable et seulement à cause d'elle que la masse se désintéresse ouvertement de la cliquette des sabres et du grotesque fracas des trompettes. A vrai dire, il y a aujourd'hui parmi les travailleurs, quel que soit leur degré d'éducation sociale, une indifférence latente vis-à-vis des manifestations patriotiques et une répulsion marquée pour les institutions militaristes.

Et cela malgré les retraites du bon papa Millard et les gauderies de quelques godelureux issus des troupes de M. Maurice Barrès, malgré les rodemontades de quelques disciples de Jésus-Christ assoiffés de réclame et les grandiloquences de littérateurs à court d'esprit, qui dans toutes les feuilles bourgeoises affirment sans rire que le « sentiment national se réveille ardent au cœur du peuple français », alors qu'il n'y a guère que quelques snobs et quelques tapettes de Montmartre qui croient à tue-tête : « Vive l'armée ! A bas l'Allemagne ! » parce que c'est la mode cette année.

Malheureusement le peuple a conservé le culte des pontifes et quand la presse de repêles, de lâche botte et de vendus, mêlée à son adresse quelques flagorneries aux habitudinaires excitations chauvines, il peut être conduit vers les pires folies.

C'est pourquoi actuellement la propagande antipatriote et antimilitariste est plus que jamais opportune.

Malgré la répression féroce et méthodique des pouvoirs publics, il nous faut sans relâche opposer au nationalisme bête, sentimental et bourgeois qu'on répand à profusion dans le peuple un antimilitarisme hargneux et combattif.

En intensifiant notre propagande, nous allons toucher les antimilitaristes qui s'ignorent, nous donnons corps au mécontentement général pour le transformer en esprit de révolte et faisons se révéler l'antipatriotisme un peu lâche de la masse qui attend l'affirmation violente de quelques-uns pour se manifester à son tour.

C'est ainsi que dans les campagnes une besogne considérable s'offre à notre activité. Hormis les paysans de l'Est, gangrenés par un chauvinisme ridicule et un amour imbecile de la soldatesque qu'on leur inocule savamment depuis quarante ans, les travailleurs des champs ne subissent la corvée du service obligatoire qu'avec une passivité à peine résignée.

Il faut détruire chez ces camarades le préjugé de patrie qu'entretiennent quotidiennement les canards à romans-feuilletons, il faut (et la chose est possible) faire arriver jusqu'à eux la propagande antimilitariste intégrale pour avoir en eux, sinon des frères de combat, du moins des alliés sympathiques qui suivront le cas échéant, la minorité des révoltes résolu.

Puisque l'anarchisme se réveille, il doit maintenant s'adapter toujours plus aux réalités de la lutte. Nous devons donc répandre intensivement l'antipatriotisme et l'antimilitarisme, car l'armée est le chien de garde

de l'autorité, la pierre d'assise de la bastille bourgeoise et sa destruction équivaut à la ruine des gouvernements.

Les dirigeants savent ces choses aussi bien que nous et connaissent le péril qui les menace. Ils font risette aux socialistes qui servent d'entremetteurs entre eux et le peuple mais ils poursuivent arbitrairement avec la dernière énergie, de leur vindicte, tous les bons militants syndicalistes ou anarchistes qui attaquent la société dans ses œuvres vives.

Mais nous sommes anarchistes, la répression et toutes les manifestations de l'autorité nous indiffèrent. Plus que jamais, luttons pour l'affranchissement et clamons dans l'espoir des libérations futures : « A bas l'armée ! A bas toutes les frontières ! »

René.

Autour de la Grève du Livre

MÉDIOCRITES S'ABSTENIR

« On demande de bons ouvriers, intelligents et non syndiqués. Médiocrités s'abstenir. »

C'est en ces termes qu'un patron imprimeur, désireux de remplacer un personnel par trop lâcheur, essaie de dénicher les oiseaux rares, doués de toutes les qualités, sans défauts, qui consentiront à faire chez lui l'office de briseurs de grève.

Cette annonce, banale en elle-même, pose un des points les plus importants de la question du syndicalisme.

Car, si ce patron, qui se fait courtoisement adresser sa correspondance à la poste restante, demande des ouvriers par la voie des annonces, c'est qu'il ne veut pas les payer au tarif syndical. Autrement, il n'aurait pas besoin de se mettre en frais.

Le fait d'être syndiqué ne confère pas de qualités techniques, mais un véritable ouvrier, syndiqué ou non, connaît son métier à fond comme l'exige l'annonce (médiocrités s'abstenir), ne consentira jamais à travailler au-dessous du tarif habituel de la corporation. Plus d'un non syndiqué est même payé à un tarif supérieur — et à l'occasion donne l'exemple. C'est souvent par insouciance qu'ils n'ont pas leur carte confédérale.

Dans ces conditions, comment réunir les qualités requises pour occuper l'emploi ? Ne pas être syndiqué, passe encore, mais bon ouvrier, intelligent et sarrasin, je ne comprends plus.

CHEZ DRAEGER

Les derniers jours de la semaine dernière, une délégation de dix ouvriers se rendait auprès du patron et demandait l'application du nouveau tarif. Sur un refus bref, ces camarades faisaient mise-bas.

Effrayé par les risques qu'il courait, le patron déclara aussitôt qu'à partir du lendemain, le tarif serait changé, mais qu'il se refusait à reprendre les grévistes.

Quelques jours après, devant sa maison, sur le passage d'un tramway, une bombe éclata, quelques voyageurs sont blessés.

L'émotion compréhensible des gens qui se trouvaient là fit qu'on ne songea pas à examiner le terrain. Cinq minutes après, une autre bombe éclatait : trois personnes furent blessées grièvement. On affirme que c'est l'œuvre d'un gréviste. Affirmation intéressée, car dans ce cas, comment se fait-il que l'« attentat » ait eu lieu à si grande distance de l'immeuble ? L'Homme qui posa la bombe avait-il donc de sérieuses raisons de ne pas vouloir l'endommager ?

Ce serait à croire.

Nemo.

Contre la Guerre

Une belle carte postale illustrée vient d'être éditée contre la guerre.

Au recto, un impressionnant dessin d'Alexandrovitch ; au verso l'adresse de Fallières et quelques formules anti-guerrières auxquelles les expéditeurs pourront ajouter ce qui leur semblera bon.

Pour que cette manifestation revête quelque force, il importe que ces cartes soient envoyées par centaines de mille avec la signature et l'adresse de chaque expéditeur. Le Président de la République jouissant de la franchise postale, inutile d'affranchir. Ces cartes sont en vente au Libérateur, au prix de 10 centimes l'une, de 4 francs le cent, 4 fr. 35 franco recommandées et de 30 francs le mille.

BROCHURE A REPANDRE

Ce que veulent les anarchistes par Georges Thonar

10 centimes ; franco, 15 centimes.

Pourquoi nous n'entrons pas AU P. S. U.

Le Journal, le Matin, la Petite République et tous les Petits Idiots modernes publient, dans le corps de leurs colonnes ou en dernière page, des attestations de guérison de l'anémie par le bouillon Burk, des lettres élogieuses déclarant que seules les pilules Kimp donnent bon goût et colorent agréablement le bouillon, des missives qui proclament que seules les poudres de Pock ont radicalement guéri la calvitie dont souffrait, depuis 76 ans, M. Absalon, rentier à X... C'est là du journalisme moderne.

Or, la G. S. est un journal très moderne. Si l'on n'y trouve pas de témoignages de guérisons d'infirmités physiques, par contre, on y peut lire des billets de camarades très reconnaissants qui ont été radicalement guéris de la terrible maladie intellectuelle dénommée : anarchisme. Guérisons obtenues par la seule lecture des articles qu'insère le vaillant organe insurrectionnel, organe qui, depuis le premier numéro, n'a jamais changé d'orientation, organe dont les rédacteurs mènent si vaillamment (et sans aucune ambition personnelle) le bon combat contre la société politique que nous subissons et aussi contre les métaphysiciens sociaux.

On y savoure aussi de dilhyrambi-ques ordres du jour, venant de tous les coins de la France, certifiant que la seule lecture des articles du général, et de son lieutenant le Nègre, ont pour toujours désarmé les haines socialistes.

L'article intitulé « Pourquoi nous n'entrons au Parti Socialiste, qui était signé par les ex-anarchistes (sic) : Almeyda, Dolié, Dulac, Goldsky, Merle, Rigaudie, Tissier, peut, je crois, fournir matière à réflexions.

Mais parfois, au milieu de ce bafage destiné à faire croire que la rédaction de la G. S. n'est pas seule, mais que les plumitifs qui la composent sont bien l'état-major et les chefs de file d'un important mouvement d'idées révisionnistes, se glissent quelques articles, qui nous sont très utiles, en nous permettant de saisir sur le vif l'ignorance (voulue ou non) du mouvement social contemporain qu'affichent certains des rédacteurs de la G. S., et nous permettent aussi de toucher du doigt toute l'incohérence de la doctrine néo-blanciste.

L'importance du mouvement anarchiste, la grande influence que celui-ci a eue sur les idées et sur les formations de combat de la classe ouvrière sont complètement travesties et dénaturées par l'article en question.

Au dire des signataires, les anarchistes seraient rebelles à toute organisation véritable. Affirmer une telle chose plus d'un an après la fondation de la F. C. A., et après les preuves données par celle-ci, de bonne organisation et de réelle propagande, c'est dénaturer sciemment la vérité.

Faire croire aux gens non informés, que les anarchistes considèrent toujours les socialistes comme des frères ennemis, quoique ceux-ci puissent faire comme action, cela au lendemain de la manifestation du Pré-Saint-Gervais, et de la participation de la F. C. A., et quelques jours après les critiques exposées (à tort selon moi) dans les journaux anarchistes et libéraux sur l'abstention de la G. G. T. à la démonstration contre la guerre, c'est de l'impudence.

Laisser supposer que le sens critique chez les anarchistes dégénère presque

toujours, chez eux, en manie de couper les cheveux en quatre, quelque temps après le Congrès de la F. C. A. à Paris et celui tenu par la Fédération Communiste de l'Ouest, à Rochefort, le jour même où, en première page, de la G. S., on peut lire le magnifique exemple donné par Kropotkine, dont la vie tout entière est vouée à la propagande anarchiste appuyée sur l'histoire, et sur des travaux scientifiques d'une si haute valeur, c'est faire de l'exception la règle générale, c'est prendre trop de liberté avec la vérité.

Les repentis de la rue Saint-Joseph n'ont même pas vu le rôle important joué par les anarchistes dans la formation et dans le développement du syndicalisme français.

Comment ? la seule organisation ouvrière qui, de toute l'Internationale, n'est pas centraliste, mais qui, au contraire, tend toujours à étendre son action sur des bases fédéralistes (Congrès du Havre. — Création d'Unions départementales), n'aurait pas été influencée par la propagande et les idées anarchistes qui militent dans son sein ? Allons donc ! Je ne crois pas pouvoir mieux répondre, qu'en extrayant d'un auteur non suspect d'anarchisme — Georges Sorel — la phrase suivante : « Les historiens verront un jour, dans cette entrée des anarchistes dans les syndicats, l'un des plus grands événements qui se soient produits de notre temps... » (Réflexions sur la violence, page 18.)

On aperçoit aussi dans cet article toute l'incohérence néo-blanciste. « Convaincus, disent les signataires, que c'est un problème économique qui se pose d'abord... » Tandis qu'on peut lire quelques lignes plus loin : « ...Nous nous rallions à la seule force politique populaire qui se soit montrée en France et au dehors capable d'organisation et de discipline : le Parti Socialiste. »

Au reste, l'on déclare bien haut que ce n'est pas pour lutter électoralement, mais bien pour s'emparer révolutionnairement du pouvoir. Mais, que les insurrectionnels le veuillent ou non, s'emparer du pouvoir, par le bulletin de vote ou par l'insurrection, c'est perpétuer celui-ci, et prolonger l'existence de l'Etat. Les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires sont antifétichistes ; ils ne voient pas la révolution sous le même angle. S'emparer du pouvoir, et pourquoi faire, s'il vous plaît ? De bonnes lois ? Une excellente législation qui frappera les classes riches au bénéfice des classes pauvres ? Merci beaucoup, la démocratie est dépassée et l'expérience démocratique de ces dernières années nous suffit amplement.

La vieille Internationale a dit : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Que l'équipe de la G. S. laisse donc les travailleurs faire leurs affaires eux-mêmes sur le terrain économique ; pour le terrain politique, nous le leur abandonnons, il revient de droit aux girouettes.

Henri Chapay.

ŒUVRES DE P. KROPOTKINE

Volumes à 2 fr. 75, 3 fr. 25 franco : La Conquête du Pain — La Grande Révolution — Champs, Usines, Ateliers — Autour d'une vie.

Volume à 3 francs, 3 fr. 50 franco : L'Anarchie, 1 fr. ; L'Entr'aidé, 1 fr. 20. — Pa-roles d'un révolté, 1 fr. 25 ; franco, 1 fr. 75.

Brochures à 10 centimes, 15 centimes franco :

Aux jeunes gens — La morale anarchiste — Communisme et Anarchie — L'Etat et son rôle historique.

Fédération Communiste Anarchiste

A propos du Bulletin. — Nous devons nous excuser auprès des camarades qui n'ont pas encore reçu le Bulletin n° 10. L'arrestation de Lecoq et la mise à l'abri des autres camarades poursuivis a créé une certaine désorganisation. Le mal est réparé et les camarades à qui le Bulletin n'avait pu être envoyé le recevront avant la fin de la semaine.

Avis aux groupes. — Une circulaire sera adressée aux secrétaires de groupes dans le courant de la semaine prochaine ; comme il est nécessaire qu'elle soit portée à la connaissance de tous les fédérés, les secrétaires qui ne la recevront pas voudront bien nous aviser sans retard.

Réunion plénière. — Dimanche 22 décembre, à 9 heures du matin, au Foyer de Belleville, réunion plénière de tous les groupes. Prière à tous de se faire représenter.

Nous sommes heureux d'annoncer une adhésion nouvelle, celle du groupe de Villeneuve-St-Georges.

SOUSCRIPTIONS

POUR LE LIBERTAIRE

P. Bourg, 0 30 ; Pierre Geay, 0 50 ; Gilles, 0 50 ; X., 2 50 ; Groupe de Versailles, versé par Poulligain, 12 50 ; Vergent Marcel, 0 30 ; Collecte faite à la réunion des Amis du Lib., 5 fr. ; Perry J., 0 25 ; J. Arnoux, 2 fr. ; 2 versement hebdomadaire des Amis du Lib. d'Amiens, 7 fr. ; Chapay, 2 25 ; X., 0 50 ; Brigue-jeur, 2 50 ; Henriette, 0 50 ; Normand, 0 50 ; Antille, 1 fr. ; J. Briat, 0 50 ; X., 5 fr. ; Pedro Jean, 2 fr. ; Reigner, 1 60 ; Chatain Emile, 2 fr. ; Louis Faldier, 1 fr. ; Louis Craissmon, 0 50 ; Groupe artistique syndical, 5 fr. ; Souscription versée par V. Juglan, 1 fr. ; Boulanger, 1 fr. ; Z., 0 50 ; X., 0 65 ; Content, 0 50 ; 7000 Guill. bénéfices de la vente de ses chansons, 1 45 ; Collecte à la fête du XIII, 8 fr. ; Plet, 2 fr. ; Groupe de Bièvre, 1 35 ; Graudet père et fils, 2 fr. ; Un cimetier anarchiste, 0 50 ; Un anarchiste conscient, 0 50 ; Groupe de Versailles, 8 90 ; Moreau, 0 60 ; Citoyen Conscient, 0 30 ; Pour les A. d. L. Cusset, 1 fr. ; Un libérateur, 2 90 ; Souffard, 1 fr. ; G. Rozan, 0 40 ; Versé par Toulemonde, 2 50 ; Versé par Chod, pour le groupe, 5 fr. ; Descamps, 0 50 ; Citoyen conscient, 0 30 ; Roule, 2 fr. ; Chovin, 2 fr. ; Groupe intersyndical de Nogent-le-Perreux, 3 75 ; Clément, 5 fr. ; Pour la liberté de ne pas s'employer, 5 fr. ; Cinq lecteurs de Brevant, 2 50 ; Souffard, 1 fr. ; E. Brossard, 0 30 ; André, 1 fr. ; Groupe idiste libératoire, 5 fr. ; Labrousse, 0 25 ; Foulon, 0 25 ; Sirel, 2 fr. ; Hibert, 0 50 ; Gallano, 0 50 ; Les Amis de Tenay, 1 50 ; Groupe de Saint-Nazaire, 5 fr. ; Louis Bol-laro, 2 fr. ; Drion, 2 05 ; Versé par Jack Long, 5 fr. ; Hamelin, 0 50 ; Groupe d'Epinal, 3 fr. ; 2^e versement des Amis du Lib. d'Amiens, 7 fr. ; Sorin Louis, 1 fr. ; Conloir, 1 fr. ; Groupe de Solteville-les-Rouen, 2 fr. ; Boulade, 0 65 ; Quelques anarchistes de la Madrague de Marseille, 7 fr. ; Syndicat agricole d'Almargues, 2 fr. ; Roux, 0 50 ; X., 1 fr. ; Raymond Samet, 0 50 ; Rollo, 0 50 ; Besse, 1 50 ; Demigues Louis, 0 50 ; Groupe de Villeneuve-St-Georges, 0 50 ; Groupe de Bourges, 0 60 ; Groupe de Noisy-le-Sec, 3 fr. ; Citoyen conscient, 0 60 ; Yoseph, 2 fr. ; Quatre révolutionnaires Garennois, 5 fr. ; Jélavel, 2 fr. ; Ant. Antignac, 4 fr. ; Nimes, quai, 0 50 ; Bessé, 1 50 ; Bourgeois, 0 50 ; Gorion, 0 50 ; X., 3 fr. ; Groupe de Millau, 4 50 ; Pinaud, 1 25 ; Berger, 1 fr. ; Lopez, 1 fr. ; Demure, 1 fr. ; Maurice, 1 fr. ; Poggi, 0 80 ; Fernand, pour groupe jeunesse Montvic, 1 50 ; Le Gore, 2 fr. ; Groupe La Montagne, 5 fr. ; Girouet père et fils, 1 fr. ; Un cimetier anarchiste, 0 50 ; X., 0 50 ; Groupe du XIX, 5 fr. ; Normand, 1 fr. ; P. Bourg, 0 60 ; Union des Syndicats du Tréport, 5 fr. ; Pour les A. d. L., Olin, 1 fr. ; Normand, 0 75 ; Collecte faite au meeting tenu à Lyon, le 14 décembre, contre la guerre, 10 fr. ; Antignac, 3 fr. ; A. Goise, 2 fr. ; Le Visage, 0 60 ; Vive le Libéraire, 0 50 ; Bernault, 2 fr. ; Les Amis du Libéraire, 30 fr. ; Quillet, 1 fr. ; J. Zumbansen, 2 fr. ; D. Dutilleul, 1 fr. ; Les Amis du Libéraire d'Amiens, 4^e versement, 7 fr. ; Syndicat des peintres, pour Carré, 5 fr. ; Em. Arnaud, 1 fr. ; L. P., 5 fr. ; Tailleur d'habits, 1 fr. ; Groupe d'Henri-Liéard, versé par Villain, 5 50 ; Groupe d'Henri-Liéard, versé par Mayeux Oscar, 2 fr. ; Jeunesse syndicaliste libératoire de St-Cloud, 2 fr.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE
X., 0 20.
S., 0 50.

ENTRAIDE
Busset, 0 50 ; Pedro Jean, 2 fr. ; X., 1 fr. ; Collecte du « Foyer », 8 fr. ; Defouillères, 0 75 ; Collecte faite au meeting organisé par la colonie russe en faveur de Kropotkine, 10 fr. ; Chovin, 0 50 ; André, 1 fr. ; Groupe libératoire idiste, 2 fr. ; Foulon, 0 25 ; Groupe de Millau, 4 50 ; Gorion, 0 50 ; Bouquet, 1 fr. ; Ramisio, 1 fr. ; Parent, par Boudot, 50 fr. ; Collecte faite au meeting tenu à Lyon, le 14 décembre, contre la guerre, 36 fr.

G. D. S. : X., 0 20.

F. C. A.
Pour l'Impératrice, Pedro Jean, 2 fr. ; Un futur adhérent, 0 30 ; André, 1 fr. ; Foulon, 0 25 ; Pour envoyer la brochure qu'elle va éditer, 1 10 ; Adhésion du groupe de Bergerac à la F.C.A., 0 60 ; Groupe de Limoges, 4 fr. ; Groupe Villeneuve-Saint-Georges, 5 fr. ; Citoyen conscient, 0 30.

POUR CEUX DE CLAIRVAUX
Jack Long, 2 50 ; Parent, 0 50 ; Eurojean, 0 50 ; S., 0 50.

DIVERS
Pour remettre à Combes, X., 3 fr. ; Belin, trésorier de la F. C. A. à la requête de Henri Zisli, 1 fr. ; E. Rolet, 0 50 ; Le Tallec, 0 50 ; Maroquiniers de la maison Colpel, 10 fr.

Fin lamentable

L'équipe de renégats de la G. S. vient d'avoir, vraiment, une lamentable fin.

Elle vient de s'échouer, de se noyer, dans l'égout où elle a autrefois tant craché, tant vomit. Il lui faut, aujourd'hui, révaler tous ses crachats, tous ses vomissements. Elle a, il est vrai, l'estomac solide...

Elle vient de demander son entrée au P. S. U. C'est la dernière cabriole que, logiquement, elle devait faire. Elle l'a faite. C'est fini. Amen.

Il reste à savoir de quel côté les socialistes verront venir vers eux cette équipe de polichinelles.

Au fait, elle ne déparera pas la jolie collection d'arrivistes sans scrupules que le parti socialiste compte déjà dans son sein. Elle l'enrichira, au contraire. Mais, c'est justement là qu'est le hic : les membres qui forment cette digne collection s'estiment déjà trop nombreux et ne tiennent pas du tout à voir s'augmenter le nombre des concurrents. Ils se savent les dents assez longues et les mâchoires assez fortes pour dévorer à eux seuls tout le gâteau. Je pense donc qu'ils verront avec déplaisir venir à eux ces nouveaux petits requins affamés... Enfin, qu'ils s'entendent ou qu'ils se dévorent, la chose nous importe peu...

Ces rois du bluff auraient pu, tout comme de simples citoyens, adhérer au parti de leur cœur, modestement, en silence.

Mais la réclame aurait alors perdu ses droits...

En outre, sachant par expérience que la race des moulons de Panurge n'est pas éteinte, en bergers qu'ils persistent à vouloir être, ils ont jeté un coup de sifflet à leur troupeau.

Immédiatement, quelques moulons se sont empressés de bêler. D'autres suivront peut-être.

Tous les faibles, tous les incomplets, tous ceux qui, pour des raisons diverses, mais sans profonde conviction, s'étaient fourvoyés dans nos milieux et en constituaient le déchet, retourneront au milieu qui leur convient et qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Ce sera tant mieux. Nous n'avons que faire de ce poids mort. Cet élagage est nécessaire, nous ne nous en plaignons pas.

Ces défections périodiques ne nous surprennent même pas. Nous les savons inévitables, nous nous y attendons. Nous avons pu maintes fois nous rendre compte dans nos milieux que parmi les camarades qui se disent anarchistes, assez nombreux se rencontrent ceux qui ne le sont que par

sympathie, par sentiment, et auxquels il manque la certitude, la certitude scientifique, dirai-je, qu'ils sont dans le vrai.

Ce manque de certitude se manifeste surtout sur la question du Parlementarisme.

Ils auront été abstentionnistes, ils auront débâté contre le Parlement, ils auront même participé, par entraînement, à des campagnes antiparlementaires, mais ils n'auront jamais été réellement convaincus de la totale inefficacité du parlementarisme, encore moins de sa nocivité.

Nous trouvons parmi ces camarades des simples primaires, mais nous y trouvons aussi des esprits cultivés. De la part de ces derniers, cela nous étonne davantage, vu leur capacité d'analyse, leur puissance de raisonnement.

Mais, n'a-t-on pas vu aussi, maintes fois, de grands savants accoucher de monumentales sottises.

Il manque à certains de nos camarades, qui sur quelques points font autorité, un peu d'esprit synthétique.

Ils sont parfois arrêtés dans leurs conclusions par des petits détails ridicules. Cerveaux puissants, ils ont malgré tout leurs lacunes et leur zone lucide a parfois des limites restreintes... Ce sont ceux-là, les indécis, les incertains qui, avec les arrivistes, en cours de route, nous faussent compagnie. Ne nous alarmons pas !

Propageons plus que jamais notre anarchisme intégral. Nous aurons la satisfaction d'avoir toujours avec nous les cerveaux forts, les consciences droites, les jugements sains.

Elargissons notre champ d'action, intensifions notre œuvre d'éducation, et nous aurons la joie de voir venir à nous des intelligences, des virilités nouvelles qui remplaceront avantageusement les déchets de toute nature que nous aurons perdus.

Gaëtan Antonsanti.

Le mouvement international

SUISSE

La haine qu'ont les chats-fourrés pour les nôtres, leur volonté de frapper les anarchistes, même sans preuves des délits qu'on leur reproche et aussi la créance sans bornes que l'on accorde, en justice, aux propos des dénonciateurs, s'affirment aussi brutalement dans la libre Helvétie, que dans notre république capitaliste, malgré tout, chère à Hervé. Qu'en en juge :

Il y a plus de trois ans, à Zurich, un attentat était dirigé contre la caserne de police. Les participants visaient à la déviance d'un camarade russe détenu dans la dite caserne et qui devait être livré aux autorités de son pays. L'attentat échoua. Les auteurs ne furent pas découverts. Un procès eut bien lieu, mais il n'aboutit pas. On pouvait croire que l'affaire, vu, en somme son peu de gravité, était tombée dans l'oubli, lorsqu'au cours de l'été dernier, un nommé Scheidegger, arrêté pour contrebande, en Autriche, déclarait avoir commis l'attentat de Zurich en compagnie de l'anarchiste Frick. Quoique Scheidegger qui, antérieurement, avait fréquenté les milieux avancés, donnât des signes non équivoques de dérangement cérébral, sa déclaration fut prise comme monnaie courante et on le remit entre les mains de la police zurichoise.

Celle-ci vit là matière à un procès anarchiste sensationnel et arrêta Frick, en même temps qu'une jeune camarade du nom de Margarethe Faas qui, trois ans plus tôt, avait témoigné en sa faveur en déclarant qu'il se trouvait chez elle, à Berne, le jour où l'on tentait de délivrer le camarade russe.

Les livres nouveaux

« SOUVENIRS DE PRISON » (I)

par Alexandre Berkman.

Dans cet ouvrage nous trouvons deux portraits bien différents de l'auteur, mais qui se complètent : l'un nous le représente à l'époque où il commit son attentat. C'est un jeune homme non encore mûri par l'expérience, que tenaille la souffrance et qu'anime une énergie farouche : la souffrance précédant l'épreuve et causée par la longue attente point toujours satisfaite, l'énergie sauvage qui a soif de se traduire en actes. L'autre portrait est celui d'un homme qui a passé de longues années dans la solitude des prisons, l'est recueilli, en quelque sorte dévoilé à lui-même et se trouve ensuite transporté dans un autre monde, dans un monde qui vit et se meut. Il accuse l'énergie, la maîtrise de soi, un esprit réfléchi, trahit les anciennes souffrances contenues et ruménées, un brin de résignation ; il nous montre un individu qui n'ignore pas sa valeur, dont la force repose sur lui-même et que l'attente ne désespère plus.

(I) Un fort volume édité par Mother Earth, la revue anarchiste de New-York, dont le camarade Berkman est l'administrateur.

Alexandre Berkman est juif russe. Son livre nous apprend qu'il appartient à une famille riche et a reçu une solide instruction et une bonne éducation. Dans la maison paternelle il a entendu, quelquefois, parler de nihilisme et de terrorisme à mots couverts. Des dissentiments de famille, un mécontentement général, la poussée vers l'action le conduisent dans l'Amérique du Nord, où il débarque sans moyens d'existence et doit prendre sérieusement part au noble combat qu'est la lutte pour la vie.

Nous le remarquons bientôt parmi l'entourage de Emma Goldmann, bien qu'il lui donne un autre nom. En été de l'année 1892, il apprend qu'à Homestead, près de Pittsburg, les ouvriers des usines Carnegie et Cie se sont mis en grève et que les Pinkertons, des mercenaires à la solde des capitalistes, ont tiré sur les grévistes, tuant femmes et enfants. André Carnegie, qui bien avant, s'était fait remarquer déjà par ses déclarations et ses écrits démocratiques, ne peut être rendu responsable de ces événements où il ne figure que tout à fait à l'arrière-plan. Celui qui a résolu de réduire à rien, coûte que coûte, les volontés des grévistes est le directeur principal, Henri Clay Frick. Alexandre Berkman fait le long voyage de Pittsburg ; la lutte continue, les grévistes ont repoussé victorieusement les Pinkertons, mais la troupe entre en scène.

A ce moment, Berkman arrive, pénètre

dans le bureau du directeur ; une détonation éclate, le directeur est abattu. Bientôt l'excuteur est arrêté. Frick, gravement atteint, en réchappe. Berkman refuse le concours d'un défenseur. Devant la justice il revendique son acte et veut l'expliquer dans un long exposé en langue allemande. Mais le président écoute son plaidoyer et il est condamné à 22 années de travaux forcés. Plus tard, cette peine terrible qui avait été obtenue grâce à d'inqualifiables procédés, est réduite et le 18 mai 1906, après avoir passé quatorze longues années derrière les murs d'un sombre cachot, Berkman est rendu à la liberté.

L'acte de Berkman, exclusivement dirigé contre le despotisme social économique sévissant dans l'Amérique du Nord, eut comme premier résultat de détruire la légende — déjà fortement mise en doute après les pendaisons de Chicago — créée autour de ce pays qu'on représentait comme un Eldorado et de prouver que là où règne la féodalité capitaliste il n'y a place que pour une république de pacotille. Il déclencha une émotion générale et générale aussi fut la participation prise au sort de notre camarade.

Comme bien l'on pense, et comme en témoignent les documents recueillis à cette époque, lorsqu'il se décida à commettre son attentat, Berkman avait sacrifié sa vie délibérément et savait qu'en frappant Frick il se retranchait du nombre des vivants. Mais son acte consommé et Frick ayant la vie

sauve, le monde de ceux qui pensent cr., que devant le mobile noble et désintéressé qui l'avait armé, les juges ne se montreraient pas impitoyables et éviteraient de prononcer une peine qui ne fut pas en rapport avec les conséquences de l'attentat. Malheureusement, comme on l'a vu plus haut, on eut tort de croire pareille chose. Et comment, du reste, la justice eût-elle épargné Berkman, quand son plus proche camarade de lutte, celui qui représentait alors incontestablement le mouvement anarchiste des Etats-Unis, quand John Most attaquait publiquement dans Freiheit et de la plus haineuse façon que l'on puisse imaginer, non seulement l'acte, mais la personnalité de Berkman. John Most avait prononcé la condamnation de Berkman par son attitude.

Mais voici les souvenirs de prison que Berkman nous a décrits d'une façon détaillée, dans un style parfois magistral, dont certains chapitres secouent le lecteur d'une émotion qui atteint le paroxysme et restent gravés dans son esprit. Un reproche est à faire, je vais l'exprimer franchement, sans arrière-pensée. La description manque de simplicité ; les faits ne s'affirment point eux-mêmes, brutalement, tantôt dans leur horreur, tantôt dans leur beauté, et les réflexions les plus sérieuses de l'auteur ne partent point du cœur : tout y est travaillé, tend à la recherche de l'effet, veut être sensationnel, justifie la disposition, l'arrangement des titres


et sous-titres. Et c'est bien dommage, le livre eût gagné d'être présenté autrement. La réalité empoignante des faits voulait plus de simplicité dans leur exposé.

En prison, Berkman a constaté la brutalité et la férocité des gardiens ; toutefois, quelques rares traits en faveur de deux ou trois d'entre eux ne lui échappent pas, en même temps qu'il se rend bien compte que beaucoup de criminels sont loin d'être dépourvus de tout sentiment. Au milieu de dangers constants, accablé par la souffrance, ses idées mûrissent, se développent, se transforment et acquièrent plus de force.

Il voit les détenus faire montre d'une sentimentalité touchante à l'égard d'animaux. Par Berkman, nous voyons ce qu'est l'être humain se mouvant dans des conditions de vie extrêmement dures et tout à fait anormales. Pour finir, il nous entretient aussi longuement d'une tentative d'évasion on ne peut plus téméraire, qu'il avait entreprise avec la complicité d'amis de l'extérieur et dont le hasard déjoua les plans.

« Souvenirs de prison », comme tous les livres de ce genre, portera ses fruits. Outre que la lecture en est profitable, nous y avons appris à en aimer le délicat et puissant auteur.

Gustav LANDAUER.
(Traduit de l'allemand par
Alzir Hella.)

 Charles GANDREY
15, rue d'Orsel. — Paris